



Amanda Louise



Une Déesse moderne

Un roman de femmes

Déjà publiés

- Le su d'Hélène (Bookelis)
- Sandarana et autres nouvelles (Bookelis)
- L'envol du cœur d'Agathe (Bookelis)
- Dialogues avec Cécile (Bookelis)
- Chloé, mais en mieux (Bookelis)
- Survivre à Grunebarre (Bookelis)
- Sainte Meriem - Tome I (Bookelis)

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Copyright Amanda Louise

ISBN : **979-10-227-8493-1**

© Amanda Louise

amanda.louise@gmx.fr

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Une déesse moderne



Table des matières

Table des matières.....	3
À Meriem B.....	5
Introduction.....	7
L'enquête.....	9
La requête.....	89
La quête.....	169
La reconquête.....	363

Une déesse moderne



À Meriem B.

*Ma Déesse personnelle
Venue du fond des âges
Il y a longtemps
Qui m'a révélée mon génie
Et qui restera ma déesse
Pour longtemps encore*

Une déesse moderne



Introduction

C'est à Mathura – Uttar Pradesh - en 2006, fraîchement débarquée en Inde par Delhi après un voyage aussi éprouvant que d'habitude, bouleversée par la saleté de cette ville, ses statues peintes dans cet orange indien vomitif et ses rues crottées dallées de grandes pierres antiques , dans une petite chambre au dernier étage du Brijraj hotel, en face du Shri Krishna Janmasthan Temple, lieu sacré s'il en fût à Mathura puisqu'on peut y admirer la chambre du seigneur Krishna, un dieu s'il vous plaît ! sur mon petit lit bien dur, sentant la forte odeur des vaches montant du rez-de-chaussée où les pèlerins les parquaient, à Mathura donc, que j'ai rêvé cette histoire les yeux ouverts.

Cette histoire était restée au fond de moi.

Il est temps, en cet été 2018, qu'elle prenne son envol.

Amanda Louise

Une déesse moderne



L'enquête

Camilla

La salle de rédaction vibrait de déplacements, de transpiration, d'effluves de café et de cliquetis de clavier, comme souvent en fin de journée. Camilla Linoumard, ma rédactrice en chef, pétulante, nerveuse, toujours pressée s'est dressée à côté de mon poste de travail :

- Éléonore, si tu me faisais un papier sur Julie Maintenon ?
- Julie qui ?
- Tu sais, cette illuminée, celle qu'on appelle la Déesse.
- Oh non, il y a déjà eu au moins une dizaine de témoignages dans la presse, objectai-je, peu pressée de rencontrer une bande de vieilles femmes allumées.
- Je sais. Ce sont des témoignages de seconde main. Aucune journaliste ne l'a approchée. Elle refuse toujours les entretiens.
- C'est bien normal. Les journalistes qui voulaient l'interviewer étaient tous des hommes.
- Ce n'est pas ton cas. Alors ?
- Je ne suis pas fana des sectes.
- Écoute, il faut bien qu'un journaliste se dévoue. Notre journal est une grande famille. Tu es la seule femme que j'ai sous la main. Donc ?
- Si tu veux, reconnus-je, j'y vais.
- Elle fait une rencontre ouverte au public ce mercredi. Il n'y en qu'une par mois et elles sont toujours complètes. Je t'ai obtenu une place. Tu peux y aller ?

Je pouvais. Et c'est comme ça que j'ai pu faire connaissance de Julie, la Déesse, qui allait devenir ma Déesse.

Julie

Mercredi, j'étais donc à l'heure parmi la foule qui faisait la queue pour voir la Déesse. Des hôteses, en uniforme bleu marine tout simple, toutes souriantes, nous faisaient entrer une à une. Après avoir vérifié que nous étions bien des femmes, nous avoir fouillées délicatement à la recherche d'armes, de cigarettes, d'alcool et de drogues, nous avoir fait ranger nos sacs dans des casiers de type piscine, les hôteses, toujours tout sourire, nous ont guidées vers la salle de conférences. C'était un magnifique amphithéâtre pour au moins trois cents personnes rempli de sièges aux dossiers rouges. Je me suis assise au fond pour observer les réactions de l'assemblée : elles m'intéressaient plus que le baratin de la prétendue déesse. La salle était totalement remplie quand, après cinq minutes d'attente, Julie a fait son apparition. C'était une femme d'apparence banale, la trentaine, qu'on aurait croisée sans la regarder dans la rue, habillée simplement, d'un pantalon et d'un tee-shirt, à peine coiffée et sans maquillage. Le silence se fit progressivement.

Elle alla lentement au centre de l'estrade et se prosterna devant nous à genoux en baisant le sol. Puis, elle s'est assise sur une chaise d'école installée derrière elle.

– Bienvenues à vous toutes, mes chéries. Je vous remercie d'être venues. Tous les mois, je rencontre des femmes intéressées, curieuses ou en difficulté qui pensent que la Maison de Julie peut les aider. Je suis au courant de que ce qu'on raconte sur moi, n'est pas toujours en ma faveur. Je vais essayer de clarifier ce que nous faisons ici. Si vous êtes venues aujourd'hui, pour la plupart d'entre vous, mes chéries, c'est parce que vous ressentez un manque dans votre vie. Je vais vous décevoir : aujourd'hui, je ne vais pas le combler. Ni demain. Ni le jour encore d'après. Pour répondre avant tout à la curiosité de certaines, vous pouvez déjà voir, qu'il n'y a rien de spécial ici. Nous sommes dans un amphithéâtre tout à fait banal. Nous sommes dans un ancien immeuble de

bureaux, tout à fait ordinaire. Nous l'avons transformé en refuge pour femmes. Nous accueillons des femmes battues, des mères célibataires sans revenus, des prostituées en reconversion, des anciennes droguées pour les aider à reprendre pied dans la vie. Nous y recevons aussi des femmes comme vous, de toute origine, de tout âge, à la recherche de leur bonheur. Personnellement dans mes conversations, je n'utilise pas le mot bonheur qui n'aide pas. Je parle de génie, de votre génie propre, propre à vous.

Julie s'arrêta un instant.

– Vous êtes ici dans l'immeuble que Véra Durieux, une de nos grandes bienfaitrices, m'a donné. Elle a cru en moi alors que j'avais à peine plus de vingt ans. Elle m'a fait confiance pour faire de cet immeuble un havre de paix. Quand elle me l'a donné, Véra a souhaité l'appeler la Maison de Julie en mon honneur. Bienvenue mes chéries dans ma Maison.

À nouveau, elle se prosterna devant nous. Elle fit silence. De minutes en minutes, la salle commença à s'animer. Elle se releva et retourna s'asseoir.

– Voyez-vous. Écoutez-vous. Vous attendez quelque chose. C'est pour ça que vous êtes venues. Or, il n'y a rien. Que vous. Que moi. Votre génie est là, mais vous ne le voyez pas. Il est là, mais vous ne le sentez pas. Vous ne le voyez pas, vous ne le sentez pas, parce que vous le recherchez. Arrêtez de le chercher et vous le trouverez... peut-être...

De nouveau, elle fit silence. Cette fois-ci, personne n'osa bouger ou parler. Pourtant, au bout de plusieurs minutes, une fébrilité souterraine anima l'assemblée. Julie sourit doucement.

– Il est difficile de rester immobile et calme, n'est-ce pas mes chéries ? Nous sommes habituées à rechercher des plaisirs. Nous sommes éduquées pour ça. Pour les obtenir, nous devons penser constamment à ce qui nous plairait le plus, le plus vite possible, aux moyens de l'obte-

nir, aux efforts nécessaires pour en profiter, aux ressources obligées à mobiliser et aux souvenirs pour les ressasser. Toute cette énergie dépensée pour des moments si fugitifs ! Je ne parle pas uniquement de l'énergie physique, mais surtout de l'énergie mentale. Cette énergie mentale qui vous épuise, qui vous stresse, qui vous empêche de dormir paisiblement. Qui vous cache votre génie.

Elle se tut quelques instants. Le silence était total.

– Il y a des femmes qui doivent survivre. Parce qu'elles sont battues, seules, droguées, opprimées, harcelées. Celles-là ne recherchent pas les plaisirs. Elles cherchent seulement à se protéger. Ici, à la Maison, nous essayons de les accueillir, de les reconforter et de les préparer à un nouveau départ. Les besoins sont immenses. C'est grande pitié que notre société, si riche, si opulente, si arrogante, si indécente, les aide si peu. D'autres associations les aident aussi... à leur manière. Nous le faisons à notre façon. Il n'y a pas de plaisir à être aidé, mais il y en a beaucoup à aider. C'est pénible d'être aidée, c'est difficile d'aider et ça l'est encore plus de bien le faire. Certaines des bénévoles qui vous ont accueillies ont été nos pensionnaires dans le temps. D'autres font cela pour l'honneur d'aider. Vous pourrez faire partie de celles-ci, si vous le voulez, si vous le pouvez, si c'est votre génie. Mais ce n'est pas ce que je vous demande. Aujourd'hui, je ne vous demande rien. Seulement de rester silencieuses. De rester immobiles. De m'écouter. Faites-le parce que vous en avez besoin. Pas pour moi. Pas pour nos malheureuses. Seulement pour vous. Pour vous aider à trouver votre génie.

Elle se tut encore quelques instants.

– Parce que vous, toutes dans cette salle, n'êtes pas comme elles. Vous êtes à la recherche de plaisirs, pas de survie.

Elle se tut encore. Ce n'était pas une accusation. Nous avions besoin de digérer ses paroles.

– Les plaisirs que vous recherchez peuvent être de bonnes choses.

Mais pas toujours... Certains vous rapprochent de votre génie et les autres vous le masquent. Mais votre génie ne peut jamais être de rechercher seulement les plaisirs. Par exemple... votre génie pourrait être de fonder une famille. Ce qui veut dire, accoucher, supporter les différends avec le père de ces enfants, surmonter les obstacles de l'éducation, équilibrer le travail et les tâches domestiques. Il n'y a pas beaucoup de plaisir dans toutes ces activités. Ne les appelle-t-on pas souvent des corvées ? Si votre génie est d'être une mère, c'est toutes ces corvées que vous devrez accepter. Et être mère est un génie très répandu ! Pour d'autres femmes, leur génie est de développer une entreprise, de créer des tableaux, des activités dites nobles. Et tant d'autres activités, souterraines, peu prisées, qui peuvent devenir votre génie.

Julie se tut.

– Il y a des femmes qui trouvent leur génie sans avoir à le chercher. On parle alors de vocation, de femme bien dans leur peau, de détermination, de conviction. Ces femmes ne savent pas qu'elles ont trouvé leur génie sans avoir à le chercher. Le hasard les a bien servies.

Julie fit encore un de ses courts silences.

– C'est pareil pour chacune d'entre vous. Ne recherchez rien. N'attendez rien. N'espérez rien. Votre bonheur viendra ou ne viendra pas. Tant que vous n'aurez pas compris votre génie, vous devez vous astreindre à faire votre travail, de femme, de mère, de compagne, de travailleuse. Le travail que votre situation vous a donnée, à chacune d'entre vous. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de nombreux motifs de contemplation qui peuvent vous ouvrir à votre génie : vos soucis trop présents, vos plaisirs trop fugitifs, vos manques trop douloureux, vos désirs trop fréquents...

Un nouveau silence.

– Réfléchissez. Quels choix avez-vous eus dans votre vie ? Avez-vous choisi votre travail, votre maison, vos relations ?... Pas vraiment.

C'est à l'image de notre vie : nous ne choisissons même pas notre prénom ! Je n'ai pas choisi le mien pas plus que vous avez choisi le vôtre.

Encore un silence. Assez long. Mais, cette fois-ci, la salle ne bougea plus. Nous étions captivées par ce petit bout de femme qui nous insufflait ses évidences. Et nous les recevions comme telles. Je me sentais bien, calme, dans une sorte de chaleur douce. Je ne pensais pas à poser une question ni à faire mon travail de journaliste en observant la foule : j'étais bien.

– Pensez à vos meilleurs souvenirs. Ceux où vous vous êtes vraiment senties exister. Ce ne sont pas forcément des moments de fêtes, de détente. Pensez à vos meilleurs souvenirs !

Cette fois-ci, ce fut un long silence. On sentait que chacune d'entre nous remontait dans ces souvenirs. Nous ne pouvions être que d'accord avec la Déesse. Dans cette salle, ma vie m'apparaissait comme une succession de photos désordonnées. Ça devait être le cas pour mes voisines. Ce fut presque la Déesse qui l'interrompt.

– C'est tout ce que je peux vous dire pour aujourd'hui. Je sais que certaines d'entre vous l'espéraient, mais je ne répondrai à aucune question. Aux questions que vous vous posez, je n'ai pas réponse. Vous peut-être... La réunion est finie.

Encore un petit silence.

– Notre Maison a été fondée pour venir en aide aux femmes qui en ont besoin. Ce n'est pas votre cas. Cet après-midi, je vous ai dit tout ce que je savais pour une première rencontre. Vous pouvez repartir chez vous et je vous souhaite du fond du coeur d'y trouver votre génie. Le hasard joue un grand rôle. Et si j'ai pu y contribuer incidemment, tant mieux pour vous.

Un instant, j'ai cru que c'était la fin.

– Pour celles qui ont du courage et du temps, vous pouvez devenir

bénévole : il y a tant de personnes à aider. Mais c'est un travail pénible, discret et exigeant. Il faut être motivée. Et ne comptez pas me voir souvent. Ça doit être votre propre génie de servir !

Encore un silence.

– Nous accueillons aussi volontiers des bienfaitrices, comme Véra Durieux qui a donné son nom à cette institution, et tant d'autres. Les bienfaitrices peuvent assister à des séances comme celle-ci. Nous leur demandons un peu d'argent en fonction de leurs moyens.

Encore ce petit silence.

– Ce n'est pas pour moi. Un tout petit peu bien sûr, mais l'essentiel va à nos pensionnaires.

Un dernier silence.

– Merci.

Elle se leva de sa chaise et se prosterna devant nous. C'était étrange de voir cette femme qui nous avait captivées nous remercier de cette façon. Julie est restée prosternée. Les participantes se sont mises à quitter la salle. C'était un mouvement silencieux, comme hésitant. La salle mit de longues minutes à se vider en silence. Je suis restée à observer ces visages silencieux et ces corps tranquilles qui repartaient avec calme. Faisant enfin mon travail.

– Madame ?

C'était Julie qui s'était relevée et qui m'interpellait.

– Madame, tu es bien journaliste ?

– Oui.

J'étais étonnée.

– Acceptes-tu de me consacrer quelques instants ?

Éléonore

Bien sûr, j'ai accepté.

J'ai suivi Julie dans une petite salle : table, trois chaises, murs beiges, lampe au plafond.

– Asseyons-nous, d'accord ?

– Tu peux enregistrer et noter. Je n'ai pas de secret. Tu es bien journaliste ?

– En effet.

– Et tu es venue pour faire un article ?

– Oui.

– Qu'elles sont tes impressions ?

– C'était très impressionnant. Je crois bien que les spectatrices sont reparties bien plus heureuses que quand elles sont arrivées.

– Et toi ?

– Je me sens bien, merci.

– Tu vas écrire un article ?

– C'est mon travail.

– J'aimerais que tu écrives plus qu'un article sur moi : je voudrais que tu écrives un livre. Des gens disent du mal de moi. Je ne peux pas me défendre. Mais tu peux m'aider à diffuser notre vérité. Si tu es d'accord, tu verras tout le monde, tu pourras aller partout.

– Je suis intéressée.

– Parles-en à ta responsable. Quand tu me diras oui, les portes te seront ouvertes. Mais sache que c'est une tâche qui va prendre du temps. Tu devras parler avec mes premières fidèles, bien sûr. Mais aussi avec celles que nous aidons, avec les bénévoles, avec les bienfaitrices et avec les femmes que nous n'accueillons pas. Tu pourras me montrer tes

textes pour que je te les commente mais la version finale t'appartiendra. C'est un vrai travail, mais si ça te tente...

- Moi, c'est Éléonore.
- Voilà, Éléonore, tu décides et tu reviens vers moi. Mon équipe d'accueil est au courant.
- Je peux te poser une question ?
- Bien sûr, commençons le travail dès maintenant.
- Vous saviez que j'étais journaliste ?
- Nous avons déjà eu plusieurs visites de journalistes. Mais tu es la première suffisamment sérieuse pour ce travail.

Camilla

- Alors, la folle ?
- Qui ?
- L'allumée, Julie.
- Très bien, très intéressant.
- Elle est vraiment comme on le dit ?
- Elle est vraiment comme on le dit. J'ai de quoi écrire un vrai article. Je vais parler de son discours. Un discours centré sur l'assistance que la Maison de Julie propose à ses pensionnaires.
- C'est trop mignon, tout ça. Mais pas de complaisances, hein, la vérité avant tout. Elle a cherché à te recruter ?
- Non, pas du tout. En fait, elle a plutôt cherché à décourager les visiteuses.
- Ce qu'il faudrait, ce serait interviewer ses fidèles. Mais, c'est difficile. Elles sont toutes dans son grand immeuble qu'elle a transformé en forteresse.

- C’est possible. Elle me l’a proposée.
- Super. À quelles conditions ?
- De voir tout le monde et de tout écrire. Elle pense que je ferais le travail de façon sérieuse. Elle voudrait que je publie un livre.
- Tu pourrais lui proposer une série d’articles ?
- Je peux essayer, mais ce n’est pas ce qu’elle attend de moi.
- T’as qu’à lui dire qu’on va publier des extraits du livre en avance. Après on verra si on peut vraiment publier son histoire.
- Elle est trop maligne. Elle va me percer à jour.
- Maligne ? Une jeune femme qui n’a jamais fait d’études et qui n’a pas travaillé ? Il ne faut rien exagérer.

Éléonore

J’ai alors appelé la Maison de Julie. À l’annonce de mon nom, la bénévoles m’a rapidement passé Julie.

- Éléonore ? Tu t’es décidée ?
- Je viens d’en parler avec ma patronne. Elle est d’accord, mais il faudrait que je publie en plus quelques articles.
- Si tu t’engages à publier le livre à la fin, ça me va.
- Oui, c’est ce que je veux faire.
- Tu es libre quand ?
- Après-demain, vers six heures.
- Viens à l’accueil de la Maison, tu rencontreras une de mes fidèles, elle te parlera de son expérience.

Marie-Ange

Je suis donc allée à la Maison. À six heures, comme j’entrais, une

femme, hôtesse clairement reconnaissable à son uniforme bleu marine, est venue vers moi.

– Bonjour, je m'appelle Pénélope, nous t'attendions. Je vais te conduire auprès de Marie-Ange. Nous sommes toutes très heureuses du travail dans lequel tu te lances. Permettez-moi seulement de te fouiller. Pas de drogues, d'armes ou de cigarettes ? Tu peux garder ton téléphone pour tes enregistrements, mais nous te demandons de ne pas prendre de photos. Nous te faisons confiance. Nous ne te demanderons de signer aucun engagement. Plus tard, tu pourras prendre toutes les photos que tu voudras. Laisse-toi le temps de nous comprendre...

Elle parlait tranquillement comme si elle était vraiment heureuse. Pénélope m'a introduite dans une petite pièce semblable à celle où Julie m'avait parlé : une table, trois chaises, des murs beiges, une lampe au plafond ; la même peut-être.

– Vous regardez nos salles de réunion. Elles ne sont pas très reluisantes, n'est-ce pas ?

– En effet.

– Je suis Marie-Ange.

C'était une femme d'une soixantaine d'années, de taille moyenne vêtue d'une robe-sac bleu de Prusse, chaussée de sandalettes, grassouillette, au visage tout rond et tout souriant.

– Je suis là pour vous parler. Posez-moi toutes les questions que vous voulez. Vous pouvez tout enregistrer.

– Très bien, première question. Comment avez-vous connu Julie ?

– Très simplement. J'étais sa professeure de français en quatrième. À la rentrée, en septembre, je l'ai tout de suite remarquée. C'était déjà une femme. Certes avec encore ses joues d'enfant, mais c'était une femme dans son corps et par sa maturité. C'était comme une évidence. Mes autres élèves étaient encore des enfants, mais plus Julie. Le provi-

seur m'avait appris qu'elle avait vécu durant l'été une expérience douloureuse, un deuil.

– Quel deuil ?

– Ce sera à Julie de vous en parler. C'est très personnel. Ça me gêne de vous en parler à sa place. Je ne sais pas tout, d'ailleurs.

Je ne pouvais pas hausser le ton d'emblée. J'ai donc approuvé. Marie-Ange a continué :

– Ce n'était pas une élève brillante. Mais elle était adorable. Elle n'était pas comme les autres. Je ne la voyais que trois fois par semaine, deux heures en fin de matinée. Rapidement, j'ai pris l'habitude d'attendre ces séances. Il fallait que je la voie davantage. Il fallait que je me sente près d'elle. Alors pour une rédaction, je lui ai mis exprès une mauvaise note. Ce n'était pas bien de ma part, mais c'est tout ce que j'avais trouvé. Julie est venue à la fin du cours pour m'en parler. J'ai été très heureuse de la discussion. Le devoir suivant, je lui ai mis une encore plus mauvaise note. Julie est venue et là j'ai osé lui dire qu'il fallait qu'on en parle chez moi : elle n'avait qu'à passer ce samedi après le déjeuner. Elle a accepté sans objecter. Le samedi suivant, elle est venue chez moi. J'avais passé tout le matin à ranger et nettoyer l'appartement pour qu'il soit digne d'elle. J'ai fait déjeuner mes deux filles. J'avais acheté un gros gâteau au chocolat. Ce n'était pas dans mes habitudes. Mes filles l'ont regardé avec envie.

– Vous avez combien de filles ?

– J'ai deux filles, Mathilde et Barbara.

– Elles avaient quel âge ?

– Quatorze et douze ans. Vous allez probablement les rencontrer. Elles sont aussi des fidèles de Julie, chacune à leur façon.

– Revenons à ce samedi.

– Oui. Julie est donc arrivée à l'appartement. J'avais confié mes

filles à une voisine qui a aussi des enfants. Julie m'a regardée avec malice et elle m'a dit : "Tu l'as fait exprès de me mettre de mauvaises notes". J'ai dit "Oui" honteusement. Je ne pouvais pas lui mentir. Face à elle, c'était impossible. Elle a ri, puis elle m'a prise dans ses bras en me disant : "Tu es pardonnée". Elle a ajouté "Tu vas en être quitte pour me donner une vraie leçon de français." Quand mes filles sont revenues, j'étais toujours à expliquer mes textes préférés à Julie. C'est une leçon qui a duré au moins trois heures. Pour moi, cette leçon a été un moment de pur ravissement. Je pourrais presque dire que c'était le plus beau jour de ma vie. Même aujourd'hui... Mathilde et Barbara ont tout de suite repéré que le gâteau était toujours là. Elles en ont demandé. Le temps que je serve les dans la cuisine, Julie, Mathilde et Barbara avaient fait connaissance et discutaient entre elles comme trois vieilles copines. Sur le coup, j'ai été jalouse de mes filles : elles étaient rentrées dans l'intimité de Julie. Ma Julie. Je savais que ce n'est pas bien. Mais c'était la réalité. Puis, le gâteau été englouti et Julie est rentrée chez elle. Je n'ai plus donné de mauvaises notes à Julie. En vérité, je devais me retenir de lui donner de trop bonnes notes. Je voulais lui montrer ma dévotion et je ne savais pas comment faire. Je devais ma rattraper pour l'avoir saquée.

– Elle était une bonne élève ?

– Non, pas particulièrement. Elle était dans la moyenne. Ce n'est pas que Julie ne soit pas intelligente. Elle a seulement une intelligence différente de nous toutes. Ce n'est pas une intelligence conceptuelle ou abstraite, c'est une intelligence des personnes, venant de la nature même de nos vies.

– Et après ?

– Après ?

Marie-Ange plongeait son regard dans ses souvenirs.

– Après, je ne savais pas comment la faire revenir à la maison. Le coup des mauvaises notes, c'était déjà assez. Je ne pouvais le faire une

autre fois. Julie avait bien compris, elle m'avait pardonnée. Sur le moment, je me suis sentie honteuse, soulagée, bête, heureuse... Ce sont mes filles qui m'ont donné la solution, enfin, je devrais dire la demi-solution. Elles m'ont demandé d'inviter Julie à la maison. Mathilde, mon aînée, avait le même âge que Julie. Elle était dans la classe voisine. Vous comprenez, elle ne pouvait pas être dans ma classe. J'ai donc dit à Mathilde d'inviter Julie pour le samedi suivant et j'ai promis un nouveau gâteau.

Une fois de plus, ses souvenirs se reconstruisaient sous ses yeux.

– Le samedi suivant, je les ai laissé jouer et papoter, alors que je n'avais qu'une envie : venir jouer avec elles. Mais j'étais la maman et ce n'est pas ce que font les mamans avec l'amie de leurs filles. Ça me faisait tout de même plaisir de les entendre à travers la porte ouverte. Je suis restée dans le salon à essayer de corriger mes copies. Ce travail n'avancait pas vite. Enfin, l'heure était venue de servir le gâteau. Je m'en souviens comme si c'était hier. C'était une de ces tartes au citron, incroyablement jaune et horriblement sucrée. J'ai servi mon petit monde sur la petite table de la cuisine. Les petites ont bouloté la tarte en un rien de temps. Mais j'étais là. Je me suis servi une part que j'ai mangée debout. Je les ai regardées et je ne voyais que Julie. Puis, elles sont reparties à leurs jeux et moi à mes copies. Vers sept heures du soir, j'ai mis fin à cette torture délicieuse. Quand j'ai raccompagné Julie à sa porte, mes filles m'ont demandé si Julie pouvait revenir. J'ai dit "Bien sûr". Bien sûr que j'ai dit "Bien sûr" : elles parlaient pour moi. C'était dur, mais c'était ce que je voulais. Ce soir-là, le deuxième soir, j'ai ordonné à mes filles d'aller prendre leur douche quotidienne. Julie était devant moi, elle est venue à moi et elle m'a prise dans ses bras. J'étais la petite fille et elle était la grande. C'est un moment qui n'a pas duré longtemps. Il m'a marqué pour toute la soirée puis toute la semaine. J'ai fait manger mes filles en restant dans ma bulle de bonheur. Je les ai envoyées tôt dans leur chambre : "Vous avez assez joué comme ça !" J'ai dîné lente-

ment pour savourer la situation : Julie savait que je l'aimais. Elle me l'avait montré sans rien dire. Je me suis endormie en rêvant à elle. En classe, j'étais gelée à l'intérieur. Je ne voulais rien montrer de ce que j'éprouvais pour Julie. À la maison, c'était plus simple : je ne faisais que partager l'enthousiasme de mes filles.

Marie-Ange avait les yeux perdus au-delà du mur.

– Le samedi suivant s'est passé aussi bien. Julie est venue, elle a joué avec mes filles, nous avons mangé un gâteau dans la cuisine. Cette fois c'était une tarte aux fraises, incroyablement rouge et horriblement sucrée. Mes filles ont joué encore, j'ai continué à faire semblant de corriger mes copies. Déjà en temps normal, c'est une des corvées du métier, mais avec Julie à portée d'oreille, c'était un travail infiniment vide. Puis, j'ai envoyé les filles se laver et j'ai salué Julie sur le seuil de ma porte. J'étais tremblante. Mais elle m'a prise dans ses bras comme la semaine précédente. J'avais eu mon instant de bonheur hebdomadaire. J'ai eu la force de lui demander le numéro de téléphone de sa mère. Ma situation était délicate : normalement, un professeur ne doit pas se retrouver seule avec un ou une élève. Ça fait partie des règles de bonne conduite. C'est comme ça que j'ai utilisé mes filles pour fréquenter Julie.

– Ça a duré combien de temps ?

– Les habitudes se sont installées. Julie est venue de plus en plus souvent à la maison. J'avais appelé sa mère, elle n'y voyait aucun inconvénient. Les relations de Julie avec ses parents étaient compliquées.

– Vous pouvez m'en parler ?

– C'est à Julie de vous raconter ça. Je suis gênée de raconter ce que j'ai appris au fil de ses confidences. Quand vous nous connaîtrez mieux, je suis certaine qu'elle répondra à ces questions. Je ne vous cache rien de moi : je ne parle que de moi.

– Donc, l'année scolaire s'est écoulée comme ça ?